

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 46

Artikel: Un type en progrès
Autor: Un philistre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'un projet aussi hardi que dangereux. Elle voulait profiter de la guerre d'Italie pour déclarer, elle aussi, la guerre à la France. Grâce à la saine raison de son Altesse, et à mes conseils judicieux, cette audacieuse entreprise échoua dans son germe, et la France fut momentanément préservée d'une invasion. Le prince récompensa mes services par la dignité de chambellan et l'ordre de la Dinde rouge de 3^e classe.

Mais ces considérations sont étrangères au but de ma lettre ; j'y reviens donc sans détour.

On sait généralement que Turin est la capitale du nouveau royaume d'Italie. Florence, Rome et Naples sont situées plus bas dans la botte, et Milan est à peu près sur la même ligne.

Or, S. M. l'empereur des Français désire que Florence soit choisie comme capitale du royaume d'Italie. Ces intentions, que S. M. I. avait bien voulu me communiquer, mais que j'ai enveloppées du secret diplomatique, ces intentions, dis-je, se sont manifestées tout dernièrement d'une manière positive. Elles ont rencontré une vive résistance chez le peuple piémontais, qui veut absolument avoir une capitale sur le Pô.

Que résultera-t-il du conflit des intérêts divers ?

L'Autriche, menacée dans ses possessions italiennes, acceptera-t-elle, de gaieté de cœur, un arrangement aussi funeste à son influence ? Le Pape ne comprendrait-il pas le danger perpétuel qui menace son autorité temporelle ? Evidemment, et l'on peut s'attendre à des pourparlers diplomatiques d'une certaine gravité.

L'autre jour, je me trouvais à Vienne dans le cabinet du grand chambellan comte de Schmerling, et ce haut personnage me laissa prévoir des éventualités bien fâcheuses. « Venise, me dit-il, est sur la mer Adriatique ». Je compris, et me retirai pour méditer cette gracieuse confidence.

Les détails qui précèdent suffiront, j'imagine, pour faire comprendre à tout lecteur intelligent l'état de la question italienne. Mon but, en écrivant ces lignes, a été de rassurer les populations de l'Italie méridionale contre les conséquences du traité franco-italien ; et j'estime l'avoir atteint, aussi bien qu'il était possible, par la voie de votre journal.

Agréez, Monsieur le rédacteur, etc.

L'oracle de Clarens.

P. S. La Patrie a aussi un correspondant diplomatique, mais je dois faire observer que celui-ci n'a jamais été dans un cabinet, ni dans l'intimité des têtes couronnées.

VARIÉTÉ.

Au moment où Nadar allait quitter Bruxelles pour s'élanter dans les airs avec son *Géant*, il recevait de M. Louis Veuillot la charmante lettre que voici :

« Mon cher ami,

» J'apprends que vous allez partir et c'est pourquoi

je vous écris. Sachez que mes vœux vous suivent. Bon voyage et bon retour. Nous prions Dieu de vous traiter selon votre cœur et non selon votre esprit. Mon pauvre cher Nadar, vous êtes un bon et loyal garçon qui jouez trop à vous casser le cou pour ne pas paraître destiné à mourir de vieillesse, bien tranquillement, sur de bons matelas. J'espère que Dieu ne prendra pas garde à vos blagues sans fiel, et patient comme un bon père envers un garnement de bon cœur, se contentera de vous donner des chiquenaudes clémentes. Pourtant il ne faut pas s'y fier. Dieu vous a bien traité, vous ne lui avez pas rendu la pareille, et vous trouveriez bien ingrat quiconque agirait envers un bienfaiteur terrestre comme vous agissez envers Celui qui vous a donné votre solide cuirasse, votre brave cœur, votre claire intelligence, votre excellente femme, votre enfant, vos amis et même votre ballon sans parler de beaucoup d'autres choses. C'est pourquoi, mon cher Nadar, quand vous serez en l'air, si vous croyez que vous êtes en train de descendre trop vite, hâtez-vous de jeter l'ancre en haut... Criez vers *Celui qui est*. C'est lui qui sauve même lorsqu'il laisse tomber. Dans un seul cri, il y a la foi, le repentir, l'amour. Il entend et il est père.

» Adieu, mon cher ami, dans l'espérance de vous revoir et de vous embrasser.

» L. VEUILLOT. »

» 22 septembre 1864. »

On sait que le *Géant* a opéré heureusement sa descente, près d'Ypres, à vingt-cinq ou trente lieues de Bruxelles.

Un type en progrès.

Quelle belle chose que la philosophie et l'allemand ! Où en serions-nous sans le grand Hegel ! Stationnaires, immobiles, enfouis dans le présent et la matière, rivés à l'être.... quel triste sort ! — grâce au philosophe, nous bougeons, nous progressons, nous ne sommes plus rien ; nous devenons.... quelque chose. — Tout marche, tout tourne et tourbillonne dans l'univers !.... valser ! délicieuse occupation ! et valser sans fin !.... une tête allemande peut seule y tenir !

Je faisais ces réflexions, avec bien d'autres, à la gare d'Olten, l'autre jour, en voyant défiler une caravane de pèlerins imberbes assez loustics. On m'apprit que c'était des Zoffingiens en chemin pour la ville sainte et équipés pour la circonstance. J'avais vu autrefois des membres de cette confrérie ; j'avais aussi porté une cape — verte ou blanche — je l'ai oublié ; — mais ce que je voyais ici en différait très-fort. — Quel progrès ! quel rapide devenir !

Dans la cape blanche, le liseré rouge avait tout envahi, à peine un fil blanc paraissait-il.

La forme du toquet avait obéi à la loi de transformation et s'était réduite aux dimensions d'une *tomme de chèvre*, ou, si l'on préfère d'un fromage de Brie. J'en compris la raison lorsque je la vis en place, fixée sur l'œil droit par un fil, traversant la perruque frisée, ornée par devant d'une rose aussi grande qu'elle, et par derrière d'une sorte de queue de chat blanc. On annonce que la cape, suivant la loi philosophique, est en voie de devenir orientale et va passer au turban.

De la tête, passons aux pieds ; là, le devenir suit l'ordre in-

verse. Le gros soulier ferré et les guêtres qui rappelaient nos montagnes et leurs sentiers accidentés, obéissant aux lois de l'allongement et des soudures, ont pris la forme de bottes à l'écuyère et remontent jusqu'aux aines. Le besoin de locomotion et le progrès survenus appellent ici nécessairement le chemin de fer. — Certes, toutes choses s'entre-répondent, pensai-je. Admirable loi du devenir qui de singes nous a fait hommes.

Sous peu, la botte émettra, vers le bas, un prolongement en fer, de 3 à 6 pouces de longueur, armé de roulettes sonores : aujourd'hui les rudiments seuls apparaissent et annoncent le devenir du coq.

Au-dessus des bottes se cache un bout de culotte de peau (je dis culotte et non pantalon) blanche, soutenue à la ceinture par une large draperie rouge et blanche qui tombe sur la cuisse gauche en longue écharpe.

Cette draperie se place aussi en sautoir, car son ampleur suffirait à un ciel de lit : le tout est du plus bel effet. Je n'ai pu savoir si quelque grade se rattachait aux variantes dans le port, ou, si, de par la loi du devenir, l'écharpe avait passé des hanches sur les épaules ou vice-versa.

Bref, l'écharpe, ceinture ou draperie faisait aussi office de baudrier, et soutenait une dague modèle. A cet endroit, j'avoue que peu s'en fallut que le fil philosophique m'échappât, car le devenir me reportait à deux cents ans en arrière ; je retrouvai promptement l'équilibre en songeant que le serpent symbolique se mord toujours la queue, et que le cycle du devenir n'a ni fin ni principe, et que déjà nous voyons l'homme retourner au singe....

— Je dis donc que l'écharpe portait une dague telle qu'il me souvient d'en avoir vu une pareille dans le galetas de mon grand-père : dague effilée et allongée, dague enmanchée d'une énorme et pesante corbeille en fer, dague horizontalement suspendue par le travers postérieur, de façon à s'accrocher à tous les objets d'alentour. — On me dit que cette broche se nommait une *rapière* et qu'elle servait à embrocher les capes de ces Messieurs, pour en construire une sorte de quenouille, etc., etc..... magnifique chose que le progrès allemand !

Une misère cependant me choquait dans cet accoutrement et en rompait l'harmonie ; je veux parler du *frac noir d'étudiant*. Un habit de salon sous cette défroque semi-chevaleresque, cela ne va décidément pas ; cela jure comme l'armet de Membrin sur le chef du pourfendeur errant. L'évolution continuant ses orbites incessants, amène sans doute le frac à se transformer en cette de mailles imbriquées d'écaillles aux mille couleurs, comme elle a métamorphosé la coupe de l'amitié en longue corne de bœuf. A moins que la pipe monstrueuse et la blague à tabac adacquata, la canne ou la cravache, les gants de cavalerie, le bouquet de Marie et l'équipement de fumeur ne réclament l'assistance de toutes ses boutonnieres.

Comment cette charmante, cette joyeuse, cette fraternelle, cette sympathique, cette helvétique association de Zoffingue, se voit-elle se laisser prendre à ces rêveries teutoniques ?

On n'a pu me dire si tel était le progrès que l'on attendait des évolutions du polytechnicum.

UN PHILISTRE.

Tout en voulant bien publier l'article qui précède, à la demande d'un de nos abonnés, nous nous faisons un plaisir de reconnaître ici qu'il ne peut nullement s'appliquer à MM. les étudiants de la Suisse romande.

(*Rédaction*).

— Les *Souvenirs poétiques de Valamont* sont la dernière œuvre que nous ait laissé la plume de notre regretté poète national, J. Porchat. Nous éprouvons toujours une douce émotion, un vrai plaisir à relire ces

pages pour en détacher quelque fragment et l'offrir à nos lecteurs. Si les hommes passent, il faut du moins que le souvenir reste, et certes celui que nous rappelons aujourd'hui est cher à bien des cœurs.

Le chant des vendangeurs.

L'automne vaporeuse.

Annonce les frimas ;

La caille aventureuse

Déserte nos climats.

Déjà l'hiver qui nous menace,

A couronné les monts de glace,

Et le raisin, frileux trésor,

L'ose affronter encor.

Il fuira son outrage :

Voici le vendangeur,

La ville est au village

Pour ce charmant labeur.

Il n'est coteau qui ne répète

Une rustique chansonnette,

Et ne tressaille en même temps

De rires éclatants.

De ces grappes vermeilles

Bénis soient les destins !

Combien d'heureuses veilles

Promettent ces raisins.

De l'amitié, doublant les flammes

Ils feront vivre dans nos âmes

Aimable espoir, flatteuse erreur,

Jamais trouble et fureur.

Mais la corde tendue

Gémît dans le pressoir ;

Un cri joyeux salue

Les tambourins du soir.

Ainsi de pampres couronnée,

On voit gaîment s'envir l'année.

Au coin du feu coulez, bon vin :

L'hiver menace en vain.

J. PORCHAT.

D'après une statistique dressée sur des observations faites avec soin, le nombre de chevaux de collier qui circulent sur le boulevard des Italiens à Paris, en un jour, est de 10,750. Ce chiffre, qui paraît fort élevé, est loin d'atteindre au mouvement de circulation qui a lieu sur le pont de Londres. On constate sur ce point, de huit heures du matin à huit heures du soir, le passage de 18,000 voitures de tout genre, donnant le chiffre d'environ 28,000 chevaux de collier.

Madame Jeanne Mussard, de Genève, vient de nous adresser un volume qui sort de presse, intitulé : *L'honneur de la famille*. Nous aurons le plaisir d'en parler prochainement.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. GUÉNOUD

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.